

vernissage

vox encyclopedica

Des messages de répondeurs aux discours politiques en passant par la poésie sonore : à la Villa Arson, on recense toutes les formes contemporaines de l'oralité.

Du 18 février au 22 mai à la Villa Arson, Nice, www.villa-arson.org

cycles des colonies

Après trois ans de recherches sur le Musée royal de l'Afrique centrale en Belgique, l'Allemande Peggy Buth interroge la notion de postcolonialisme et la représentation de l'homme noir.

Du 18 février au 5 mai au Parc Saint Léger, Pougues-les-Eaux, www.parc-saintleger.fr

palettes recyclées

Images de presse, pubs, films et sites internet : à Dole, le duo Ida Tursic et Wilfried Mille transforme la peinture en vaste entreprise de recyclage.

Jusqu'au 30 avril au musée des Beaux-Arts de Dole, www.musees-franche-comte.com

dans l'œil du cyclope

Les 20 ans du collectif de photoreporters Tendance Floue dans cinq galeries du Marais, à Paris.

Jusqu'au 22 février dans les galeries Baudoin Lebon, Les Filles du calvaire, La Galerie particulière, La Petite Poule noire et Hôtel de Sauroy, www.tendancefloue.net



deux ou trois choses que je sais d'elle

Scénographie de l'attente, portrait en creux d'une jeune fille, story-board en temps réel... L'expo du Tchèque **Jirí Kovanda** se construit *ex nihilo* et en direct le temps du vernissage. Récit.

Au début du vernissage, c'est simple : il n'y avait rien dans l'exposition de Jirí Kovanda, absolument rien. Pas la moindre œuvre, ni la trace d'une quelconque performance. Malgré tout, les premiers visiteurs faisaient les quatre cents pas dans le white cube, furetaient dans les recoins au cas où leur aurait échappé un élevage de poussière de cet artiste conceptuel tchèque, né à Prague en 1953, qui développe depuis la fin des années 70 une poésie abonnée à l'inframince et au précaire. Mais non, il n'y avait rien, rien on vous dit, dans l'espace de la galerie.

Pour autant, ne rangeons pas trop vite ce solo show au catalogue des "vides" dont le Centre Pompidou nous offrit une belle rétrospective il y a deux ans, à commencer par le fameux *Vide* d'Yves Klein à la galerie d'Iris Clert en 1958. Car peu à peu, discrètement, les choses s'organisèrent et l'on vit, au gré de menues actions, se dessiner sous nos yeux l'exposition. Scénographie

de l'attente, il faut savoir patienter : "Wait, please, she will come", nous avait d'ailleurs prévenu l'artiste.

Et elle vint en effet, d'abord sous les traits d'une jeune femme qui s'installa discrètement dans un recoin de la galerie et se mit à lire un ouvrage d'art. Tout près d'un socle blanc sur lequel, à la fin du vernissage, elle posera son bouquin. Une lectrice, un socle, un livre, un jour : première œuvre. Plus tard, un garçon se détache du groupe des visiteurs, enlève ses chaussures et les pose la pointe contre le mur. Peu de temps après, une autre jeune femme enlève ses escarpins et les pose elle aussi, de part et d'autre des boots du garçon. Comme une scène d'étreinte, les chaussures sont encore là, tête-bêche au pied du mur, non pas comme la trace d'une action mais comme une œuvre à part entière, une sculpture autonome, joliment intitulée *Two of Us*, qui sonne comme les premiers fragments d'un discours amoureux se déployant progressivement, et mine de rien, dans tout l'espace.

encadré

antisocial

Qu'est-ce qu'une exposition de droite ?

Avec Peurs sur la ville, l'Hôtel de la Monnaie inaugure un nouveau concept : l'exposition de droite. Dans un lieu remarquable et souverain, l'exposition de droite se démarque par son prix élevé (6 euros) eu égard à sa petitesse et à son faible coût de production. Ici, la culture est une industrie rentable. Avec un titre choc à la Roger Giquel, Peurs sur la ville installe une ambiance d'insécurité, thème cher au président Sarkozy autant qu'à l'extrême droite. On suit d'abord des images de batailles dans les rues de Paris, depuis la Libération en 1945 jusqu'aux manifs anti-CPE de 2007 – raccourci affolant entre guerre, manif, terrorisme et émeutes, sans aucune mise en perspective. C'est là la signature idéologique de la droite : l'évacuation du contexte et de toute pensée sociale. Comme si les émeutes de 1995 n'avaient d'autres raisons que d'être le défilé de sauvages en jogging et casquette, autant dire de banlieue. D'où l'appel vibrant à la vigilance de l'académicien Max Gallo publié à l'entrée sur un grand drap blanc – stratégie d'ouverture : on enrôle un ancien homme de gauche pour son discours républicain. Seules se démarquent les photos de Michael Wolf, extraites de Google Street View, montrant comment nos vies sont encadrées par ce dispositif de surveillance qui ne dit pas son nom. Mais l'exposition de droite culmine avec les photos catastrophistes de Patrick Chauvel, d'habitude excellent reporter mais qui a eu la très mauvaise idée de coller ses images de guerre dans le Paris d'aujourd'hui : des soldats américains dans les rues de Paris comme en Irak, des snipers sur Notre-Dame et la tour Montparnasse explosant comme les Twin Towers. Et d'un coup c'est l'Amérique sécuritaire, paranoïaque et repliée de Bush qui s'invite en France. Non merci.

Peurs sur la ville jusqu'au 17 avril à la Monnaie de Paris, 11, quai de Conti, Paris VI

Jean-Max Colard



Two of Us, 2011

Courtesy gb agency, Paris. Photo Marc Domage

A moins qu'il ne s'agisse d'un film, tant l'expo que déroula ce soir-là Jiri Kovanda relève d'un script, d'un synopsis, série écrite d'actions qui dessinent en filigrane une micronarration. Film ou fil de l'exposition : plus tard encore, une troisième jeune femme entoura de ficelle les deux murs principaux de la galerie, les nouant l'un à l'autre, et raccordant les ficelles avec son bracelet ou une barrette qu'elle défait doucement de ses cheveux – deux ou trois choses que je sais d'elle.

Au centre de la salle, un homme découpe soudain la jupe en jean d'une jeune fille. Plus loin, une autre jeune femme glisse sous un banc son petit sac à main (une minaudière, si vous préférez) et pose son poudrier Chanel en équilibre sur le banc déséquilibré. De fil en action, d'attente en étreinte, passages en coups de vent et autres gestes tendres, l'exposition dessine bientôt le portrait en creux d'une jeune fille moderne, d'une love et short story : Cléo, non pas de 5 à 7 mais de 7 à 9, le temps du vernissage.

Tout au long de ce montage comme improvisé mais en réalité très subtilement composé par l'artiste, un photographe était là, documentant chacune des actions en direct, et collant aussitôt au mur, tels des cartels, la photo titrée et légendée de ces microgestes. Comme le story-board de l'exposition, ou un roman-photo, à la fois conceptuel et amoureux. **Jean-Max Colard**

Jiri Kovanda *Wait, Please, She Will Come* jusqu'au 26 février chez gb agency, 18, rue des Quatre-Fils, Paris III^e, tél. 01 44 78 00 60, www.gbagency.fr

MUSEUM Night FEVER

26.02.2011 19:00 - 01:00

19 BRUSSELS MUSEUMS + AFTERPARTY @ BOZAR

**EXHIBITIONS
MUSIC
DANCE
PERFORMANCES
DJs**

www.museumnightfever.be

brussels museums.be

THALYS

frnac

Red Bull



16.02.2011 les inrockuptibles 107